

Suite arabe

Khaled Kashan, Abdulrahman Almajedi, Salah Hassan, Omar Youssef Souleimane et Tareq Alkarmy

Numéro 152, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kashan, K., Almajedi, A., Hassan, S., Youssef Souleimane, O. & Alkarmy, T. (2018). Suite arabe. *Les écrits*, (152), 97–117.

SUITE ARABE

Poèmes traduits par Salah Al Hamdani et Isabelle Lagny



KHALED KASHAN

(Irak)

Ce cœur immaculé et gamin
plein d'amour et d'insultes
je te l'envoie, Ô Dieu
Donne-m'en un autre
Celui-ci est acariâtre et imbécile
Il n'est plus qu'un cendrier rempli de mégots
Répare-le si tu veux
Ou bien débarrasse-t'en d'un coup de pied
Et remplace-le par le cœur d'un soldat mort à force d'attendre

Je ne veux pas d'un cœur immoral et cruel comme un missile
Je ne veux pas qu'il ressemble aux larmes d'une mère endeuillée

Seigneur, je veux seulement qu'il soit joyeux
Pas pour moi
mais pour cette femme
là-bas
qui m'a aimé

L'oiseau barbare

Je t'enlace souvent avec des nageoires coupantes
Je te déclare
au sommet de ma solitude
que tu es l'hymne dont je ne me lasse pas
mon ode quotidienne
dans le dédale de ma gorge desséchée

Alors que tu avais été sincère
comme tu l'es toujours
malgré tes épines
cœur lourd de brume non apprivoisé
tu avais des fenêtres
que des doigts aux ongles laqués ouvraient
en te désignant
et deux mains
qui humaient ta fatigue

Ah comme tu es devenu étranger... et seul à présent!

Viens faire la trêve avec le trottoir
les arbres désormais ne sont plus si hauts
Je vais lancer mes ailes vers l'azur
Survoler l'amour de ceux qui m'ont aimé

La foule me laisse indifférent
Souvent je trébuche
Pourtant, je suis le Phœnix païen tout-puissant
Je ne crois qu'en toi
« C'est un aveugle qui me guide vers toi »
vers la lumière de tes prières

Après avoir posé un bouquet de fleurs devant la porte
je laissais rouler mes souhaits périmés
dans l'immensité du vide

Dis : « Voici ce que contenaient les doigts de cette poignée
de main glaciale
et ce qu'ont fait naître les veines des visages et la cruauté des
questions »

Lorsque tu repasseras seul sans moi

Dis : « Je suis l'amant des tonneaux de grands crus
issus des cuves des dynasties
Déguste-moi maintenant jusqu'à l'ivresse »

Tu me verras lumineux dans la première prière
Et dans la deuxième
j'empêcherai tes lèvres de parler



ABDULRAHMAN ALMAJEDI

(Irak)

Ainsi parlait le ciel

Hier il tombait des chiens
Aujourd'hui il tombe des ânes
Demain, dit la prophétie, il pleuvra des loups

Malheur à moi après-demain
car selon la prophétie, il pleuvra des hommes
Et mon ciel hurlait en regardant la pluie s'abattre sur la terre

Cimetière

Sur la terrasse de notre maison à Bagdad
J'ai trouvé un cimetière
où demeurent mon père
ma mère
et mes frères

Ils m'ont installé à leur place
puis
ils sont partis

Mon père dissimule ses erreurs avec une béquille
Ma mère pleure ses enfants morts
Mes sœurs vérifient leur féminité chaque matin
Et mes frères se reproduisent à l'identique

Il ne reste que moi, cet imbécile avec sa canne
ses larmes sur les morts
une vieille fille recroquevillée
des enfants qui s'enchaînent
et une prophétie toujours en panne

Le cheval du désir

Dès le premier sourire
tu lâches le mors
laissant des vagues furieuses de sang
dans les artères et ruisseaux
dévaler, remonter

Tes battements augmentent
et tu trembles
à l'idée que dans un duel mortel
tu t'abandonnes entre des mains douces

Ivre
absent
ton rêve évanoui
hypothèque les jours
tandis que la cloche de la séparation bourdonne déjà dans
ta tête

Tu reviens soucieux
les rideaux noirs sont tombés sur la scène de ta vie
et près de toi
gît un mors abandonné



SALAH HASSAN

(Irak)

Fuir la famille

L'idée n'était pas mauvaise
Après avoir rêvé d'une maison, je l'ai habitée

L'idée n'était pas mauvaise
Après avoir rêvé d'une femme, je l'ai épousée

L'idée n'était pas mauvaise
Après avoir dessiné quatre enfants, je les ai procréés

L'idée là encore n'était pas mauvaise
Après avoir dessiné une porte à l'arrière de la maison
je l'ai empruntée et me suis en allé

Égarement

Avec nos habits râpés
nous avons atteint très tard des villes propres

Lorsque nous étions dans la forêt
le soleil s'est-il levé?

Et ces mains blanches qui nous guidaient en tenant nos poignets
révaient-elles de l'obscurité?

Mon dieu, nous sommes arrivés tellement tard!

Étions-nous troublés par la neige
avec nos voix étranges et nos souvenirs de Sahraouis?

Mon dieu, nous sommes finalement arrivés
et pourtant, nous nous sentons toujours égarés!

Le nouvel an

D'une colère tranquille
j'accueille le nouvel an
lui ouvre ma maison
ouvre les fenêtres et les portes
à la neige et au vent
à la joie et aux feux de Bengale

Mais le nouvel an
à chaque fois
passe sans se retourner

Ma vie chargée d'amertume
ne pourra jamais être heureuse
sans la visite du nouvel an

Ainsi ai-je décidé d'ouvrir tout ce qui était fermé
Et après une longue année de tristesse
la neige a encombré la fenêtre
et les vents
ont déchiré les rideaux

Le nouvel an est donc passé près de chez moi
et ne s'est pas retourné

Alors je l'ai appelé et il m'a répondu :
Tu m'as ouvert toutes tes portes
mais ce que tu as oublié
est de m'ouvrir ton âme



OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

(Syrie)

La dernière scène

Passage d'une nébuleuse
Chute de la lumière minérale des villes

Ô veilleur des étoiles
je n'ai pas émigré
J'ai laissé derrière moi la blessure du récit
et derrière mon ombre
les doigts brisés de l'enfant révolté

Dans le métal de la nuit
l'odeur de la poudre
et le souffle de ma mère
ont envahi ma bouche

Ne me fouille pas, veilleur
J'ai dans ma poche une vie poignardée
et dans la tête l'image de la mort des miens
ainsi qu'une enfance en contrebande
dans les miroirs

Mes instants sont comme ce livre blanc
au fond d'un sac
d'une mémoire trouée

Dès que le soir se blesse

Aux Syriens

Je ne sais plus s'il nous reste un récit au cœur des miroirs
ou encore un enfant oublié

L'encre est blanche dans nos artères
Ce que nous croyons connaître, nous l'ignorons
et dès que nous saignons, naît de nous un écho anonyme
Il se mêle à l'odeur de la nuit de mars
entre la poudre à canon et les larmes

Quand je grandirai, je serai une étoile
Ainsi parle la trace de la balle laissée dans la chair

Il ne vous servira à rien d'ouvrir mes brouillons
et de veiller tard en compagnie des nuages jusqu'à mon retour

Qu'un seul exilé appelle ses frères
et le soir se blesse

Aujourd'hui

Aujourd'hui
mon pays ne me semble plus très loin
car la terre est un monde
plus petit qu'une pomme de pin

Aujourd'hui
l'exil ne m'importe pas plus qu'un grain de sable
accroché sur une boucle d'oreille
et sa rosée ornée de cerises

Que faire de ce nuage itinérant
que l'enfant a exhumé de son oreiller blanc ?

Aujourd'hui je renais de la lumière de ton ventre
Je n'ai pas besoin d'y traquer le reflet de mon visage
car son odeur est incrustée dans un cyprès
qui a bu comme moi
la sève d'un improbable matin



TAREQ ALKARMY

(Palestine)

Adhésion

Tu continueras à mastiquer le nom de ce pays
Sans cesse tu mâcheras ce pays (fourrage de chèvres)
Mais tu oublieras ce même pays mastiqué sur les sentiers des
chèvres
Mâché comme des chemises d'herbes et de roseaux
Tu partiras de ce pays, gomme à mâcher par la bouche du
regret
vers un pays que tu ne mastiqueras pas (trèfle des prés)
Non, tu ne mâcheras pas le trèfle des prés pour les chèvres
Tu ne seras pas une gomme à mâcher, une rouille sous tes
molaires de lait
Mais sur les sentiers des chèvres
lorsque tu exhiberas ton pas affaibli...
le pays restera collé irrémédiablement à tes chaussures
tel un chewing-gum sous chacune d'elles

Pendant la nuit / début août / Tulkarem

Récital

Atteint par les sept balles de la sérénité (mon bras était le prolongement de l'eau et ma respiration, ce que l'enfant exprimait dans son sommeil)

Criblé par les sept balles de la sérénité

Mes cils se joignent (mes cils se joignent-ils?)

Le vent endormi semble venir de sous le bras de mer

Le vent qui s'évanouissait entre les rochers avec ses robes

imprimées par la bruine légère

À présent comme je te le dis

Atteint par les sept balles de la sérénité

Je clos mes cils afin que le vent enivrant me traverse

Que le vent me traverse (me pénétrant jusqu'au tréfonds)

Criblé par les sept balles de la sérénité

Je m'abandonnerai à la lenteur du vent en sommeil pour qu'il

me traverse

Qu'il me balance entre les scintillements de la flûte et ses doigts fondus

Mi-août / plaine littorale

Soie

Tellement frais
(profond comme une chanson d'enfant)
est l'air qui traverse l'arcade de la chambre
Vert, cet air te transperce (est-ce l'odeur de la mer ou le
souffle du thym sauvage?)

Encore plus léger que l'air
es-tu désormais le rideau qui s'ouvre tel le corsage de
l'adolescente?

Es-tu désormais le tapis d'épices et d'herbes, la flûte scintillante
entre ses doigts ou encore une aile qui bat lorsque des mèches
d'air la frôlent? (Oui, tu le seras)

Est-il un serpent fait de soie? (Oui, un serpent de soie)
De quelle fraîcheur vient celui qui traverse l'air, celui-là
justement?

Doux, hâtant le pas lorsqu'il te traverse avec sa splendeur
il te portera sur sa paume tendrement
puis te posera dans le jujubier du sommeil

Fin juillet / plaine littorale